

CHRONIQUE



DOMINIQUE LECOURT
Philosophe, directeur général
de l'Institut Diderot

Révolution numérique

Allons-nous avec enthousiasme abandonner le livre papier au profit du livre numérique ? Faut-il renoncer à l'apprentissage de l'écriture sur cahier au profit des tablettes ? Allons-nous transformer toutes nos relations, jusqu'aux plus intimes, en liaisons numériques ? Ou alors, faut-il s'opposer à ce mouvement en allant jusqu'à se désabonner des réseaux sociaux pour cultiver sa propre spiritualité ?

Stéphane Vial montre que ces polémiques pour débats télévisés reposent sur des bases philosophiques très fragiles. Il n'a pas hésité à intituler son dernier ouvrage *L'Être et l'Écran* (PUF, 2013). Le sous-titre précise son ambition : « *Comment le numérique change la perception* ».

Loin de sacrifier à la technophobie ambiante ou à l'illusion trans-humaniste qui voudrait que l'homme puisse par la puissance de ses techniques produire un être plus intelligent, plus durable et plus heu-

reux que lui-même, Vial prend appui sur la tradition française en histoire des techniques (Bertrand Gilles, Gilbert Simondon, François Dagognet, Jean-Pierre Sérís...). Il voit dans la « révolution numérique » un événement philosophique majeur.

Steve Jobs, le célèbre cofondateur de la marque à la pomme décédé il y a bientôt deux ans, peut servir de référence. L'ère nouvelle, disait-il, se marque à ce que nous déléguons du travail intellectuel, et non plus seulement manuel, aux ordinateurs. Nous assistons ainsi à une puissante « *extension du domaine du calcul* ». Nouvelle étape de la machinisation de nos sociétés, le calcul s'est emparé, par exemple, « *de la rédaction d'un texte, de l'envoi d'un message, de l'écoute d'une musique* » ; cela touche aussi le partage d'une vidéo, la recherche cartographique, le recrutement d'un salarié, les déclarations d'impôts...

Allongeant sans cesse la liste de ces « exploits », les spécialistes manient l'hyperbole et le dithyrambe. Le plus important, c'est que nous soyons tous invités, non à percevoir de nouveaux êtres (les « êtres numériques » qui déjouent les oppositions classiques, plus ou moins platoniciennes, du virtuel et du réel), mais à modifier les structures même de notre perception beaucoup plus radicalement que ne l'avaient fait les révolutions tech-

niques précédentes. Qu'on songe au récent développement de la téléphonie. Ne pas disposer d'un téléphone mobile ou d'un smartphone est, semble-t-il, devenu presque insupportable. En quinze ans, les relations avec autrui ont été profondément transformées dans le sens d'une interactivité toujours plus large, plus intense et plus continue.

Face à l'adresse et à l'efficacité très précoces des *digital natives*, les natifs du numérique, faut-il admettre l'idée d'une « fracture numérique générationnelle » ? On laisse volontiers entendre pour s'en complaire que les puissants procédés issus de la numérisation se seraient par trop éloignés du « geste naturel ». Mais c'est oublier que la perception de l'*Homo sapiens* a toujours été techniquement informée, solidaire d'objets et d'appareils inventés par le génie humain. On pense à Gaston Bachelard. Rien, n'est jamais purement naturel. C'est un grand effort pédagogique que nous avons tous à faire pour tirer le meilleur de la transformation de notre « être-au-monde » qu'exige de nous ce qu'on appelle, à juste titre, la révolution numérique.

Reste à « civiliser » ces progrès techniques, c'est-à-dire à les encadrer juridiquement à l'échelle internationale et à redéfinir le droit à la propriété intellectuelle pour les œuvres de l'esprit.